

Et l'enfant qui aura pu se rendre compte de l'injustice commise à son égard — car ils le voient, quand on est injuste ! — ne sera-t-il pas en droit de dire, plus tard :

— Je croyais à la justice, chez ceux du moins chez qui elle doit être si elle n'était plus nulle part... là-même, je ne l'ai pas rencontrée ! Comment voulez-vous que je ne sois pas sceptique, pervers, incrédule ?

Je le répète : je ne veux pas croire à une injustice semblable : les éducateurs, à la ville surtout, ont trop haute conscience de leurs devoirs pour donner dans un tel crime — car c'est un crime : crime moral, crime social !

Oh ! j'aime le bon riche : mais je hais, je méprise le mauvais, et sans le moindre orgueil, je me considère à cent pieds au-dessus de lui ; je ne lui sacrifierais pas un poil de ma barbe pour tout son or puant, teint du sang des malheureux qu'il a faits — ou qu'il n'a pas secourus ; c'est la même chose. —

Rodolphe Le Fort

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 11 mai 1898.

Hier soir, au théâtre de la Renaissance, pendant les entr'actes de *Lysiane*, j'écoutais les mots d'admiration arrachés à un auditoire select par la grande Sarah.

— Comme elle sait chanter l'amour ! disait l'un.

— Dans les vibrations de sa voix d'or, ajoutait l'autre, on sent qu'elle vit ses rôles !

Et, de partout, on entendait courir de sincères applaudissements au milieu desquels : " Sarah Bernhard est bien la plus grande artiste de Paris. " " Elle est sublime ! " " Quelle charmeresse puissante ! "

Et les jolies petites " madames " se disaient, à qui mieux mieux, avec des expressions sentimentales au possible, toutes les belles émotions que la fée Sarah leur faisait ressentir.

Ces potins étaient aimables à entendre. C'étaient des échos charmants de la plus délicieuse musique parisienne — celle de jolis gosiers murmurant l'appréciation de Tout-Paris.

Gentiment, de mignonnes petites mains battaient quand Sarah, rayonnante, revenait sur la scène saluer tout son monde fasciné et ébloui par sa grâce et par son talent.

Lysiane, de Romain Coolu, est une pièce agréable rendue très belle et poignante par l'incomparable artiste qui en supporte tout le poids comme elle seule peut le faire.

Paris, qui aime les choses gaies, n'a pas accordé le succès à *La Martyre* de Jean Richepin.

Il est malheureux que cette pièce croule à la Comédie-Française.

Jean Richepin a mis en scène les commencements de l'église chrétienne. Deux diacres : Johannès et Aruns prêchent la religion de Jésus-Christ à des miséreux, et à des bandits ; et, ces rejetons de la société deviennent honnêtes gens.

Johannès est tenté par l'amour, il est tout prêt de succomber quand Aruns lui rappelle la promesse qu'ils ont faite au Christ de prêcher l'humanité sainte au monde païen et de mourir pour la sublime religion nouvelle, en arrosant de leur sang l'arbre planté par Jésus et dont les rameaux doivent, un jour, couvrir la terre d'une ombre bienfaisante et douce.

Et Johannès s'offre au martyr, et en mourant, il baptise, avec son sang, la très belle et très grande patricienne Flamméda, reconnaissant la divinité du Christ qui a vaincu Eros, Cypris ou Vénus.

Si peu long qu'ait été le succès de *La Martyre*, Jean Richepin a pu, quand même, — chose admirable ! — arracher des applaudissements à un public incrédule pour une religion si constante qu'elle sait mettre de pl'esoir dans les cœurs les plus désespérés.

Voici le sommaire du [numéro de mai de notre jolie Revue des Deux Frances :

L'âme antique (gravure hors texte), par Marc Le-grand ; L'influence de la presse, par E.-M. de Vogüé ; Les Acadiens et la France, par E. Richard ; Bravo, les Américains, par A. Steens ; L'influence de M. Paul Bourget, par J. Bainville ; Pour les enfants, par G. Boyer ; Chronique américaine, par A. Bourbonnière ; Jean le millionnaire, par R. Brunet ; L'aveu, par J. Sévère ; Rose de Noël, par Mme Hudry-Ménos ; Kéléda, par H. de Châtillon ; Les premiers Canadiens des Etats-Unis, par Un Canadien-Américain ; Le siège de Paris, par A. Daudet ; Canada, par M. Mérys ; Le chant du cygne, par G. Ohnet ; Critique musicale, par G. de Dubor ; Les théâtres, par Fantasio.

Ce numéro contient de très belles gravures, signées Raoul Barré et Paul Renaudot.

Le supplément de la revue contenant des gravures ou des patrons de la dernière mode de Paris, doit être vivement apprécié par nos élégantes Canadiennes.

La Revue des Deux Frances a toujours ses bureaux à Québec : 29, rue Saint-Jean, et à Montréal : 30, rue Saint-Jacques.

Les Révérends Pères Didon et Monsabré ont promis leur collaboration à la revue.

Enfin, les hautes sympathies qu'elle rencontre chez les personnalités les plus distinguées lui donne l'espoir d'avoir au Canada le même succès qu'elle a à Paris.

12 mai 1898.

La guerre hispano-américaine continue de passionner les esprits.

Si le sujet n'était pas triste, nous pourrions rire bien souvent en lisant les fantaisistes récits que fabriquent, avec une extraordinaire désinvolture, certains journaux parisiens qui veulent lancer des nouvelles à sensation !

Les uns sont en faveur des Etats-Unis, les autres — le plus grand nombre — affirment leurs sympathies à l'Espagne.

Un Français, à qui je reprochais sa trop grande sympathie pour l'Espagne et son parti pris contre les Etats-Unis, me répondit ceci :

— Il ne faut point s'étonner de notre peu de sympathie pour les Etats-Unis qui, en 1870, félicitaient l'Allemagne de nous avoir écrasés, quand le souvenir de ce que nous avons fait pour eux, pour leur indépendance, eût dû les faire demeurer silencieux, tout au moins...

Avait-il raison, avait-il tort ?

Les élections générales, qui viennent d'avoir lieu, ont laissé bien des blessés sur le champ de bataille.

Parmi ces victimes, il y a Jean Jaurès, le grand chef des socialistes.

C'est une perte pour le Parlement français, dont il était l'un des meilleurs et des plus beaux orateurs.

Jaurès, alors même qu'il voulait faire accepter les idées les plus discutables, trouvait des accents charmeurs et d'une haute éloquence.

Il est étonnant que lui qui subjuguait si souvent ses confrères du Palais Bourbon, n'ait pu trouver des accents assez captivants pour ses électeurs de Carmeaux.

Rodolphe Brunet

JOYEUX TEMPS

A mon amie E. R., à l'occasion de son anniversaire.

" O temps ! suspends ton vol ; et vous heures propices !

Suspendez votre cours :

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours ! "

Ah ! le bon temps ! le joyeux temps que celui de l'enfance, ô mon amie !

N'est-ce pas que ces heures de délicieuse insouciance, ces moments de joies intimes, de douces folies et de

plaisirs sans fin ; cette gaieté constante que rien ne peut altérer, ces bonheurs infinis qui ravissent nos petits cœurs ; oh ! dis, n'est-ce pas qu'on ne saurait goûter entièrement tout cela que dans l'enfance ?

C'est que, vois-tu, " rien n'est si beau que l'aurore d'un beau jour " : et la fleur qui s'ouvre aux premiers baisers du soleil, ignore que le soir la verra se flétrir. De même l'âme qui s'ouvre à la vie se repose sur ses naïves croyances, sans songer au destin que lui réserve l'avenir : voilà pourquoi l'on regrette et l'on envie ces beaux jours paisibles de l'enfance, époque enchantée, que pleure tout poète en pressant son luth aimé ! Chaque âge pourtant fournit ses délices, me dira-t-on. Oh ! oui, sans doute, mais les impressions en sont si différentes, les soucis, les déboires viennent si souvent s'associer au sein des plaisirs de ce monde. S'ils semblent pour quelques-uns durer indéfiniment, pour d'autres, hélas ! ils se dissipent impitoyablement avant l'heure...

Mais pourquoi s'attarder à déplorer l'injustice du sort quand tout s'apprête à saluer le réjouissant réveil de la nature ? Chantons plutôt, amie, en dépit des bouffées belliqueuses qui se mêlent en ce moment à la brise atténuée, si délicieusement parfumée de notre beau pays — chantons à l'unisson et toujours davantage le retour du printemps ! Je laisse aux rêveurs inspirés que j'admire — amants fidèles de la saison des fleurs — la tâche idéale d'en décrire les innombrables beautés.

Pour moi, j'avouerai que je sens tout au fond de moi-même, à l'approche de cette incomparable saison, un besoin plus pressant de prier et de remercier Dieu, puisque c'est, me dit-on, par un de ces beaux soirs du mois de Marie, quand les lilas en pleine floraison emplissent l'air de leurs suaves senteurs, qu'on salua mon entrée dans la vie. Heureuse coïncidence ! c'est aussi dans ce beau mois que naquit celle qui fut mon amie d'enfance et qui est aujourd'hui mon amie de cœur !

Oui, toi, chère âme, dont la douce et constante amitié ne manque jamais d'entraver ma marche, quand parfois je m'égare sur le chemin monotone du scepticisme. Ensemble, nous avons parcouru les mêmes sentiers, partageant sans cesse joies et douleurs, traversant, toujours unies, les jours sombres ou ensoleillés de notre courte existence. A nous, maintenant, chère amie, de saluer à notre tour ce quinzième anniversaire de la naissance de notre journal bien-aimé ! Celui-là même qui fut l'un des purs rayons de gaieté de notre heureuse enfance.

Il nous est d'autant plus cher que, avouons-le, de nombreux et bien doux souvenirs se rattachent à ses pages captivantes, et dis-moi, chérie, chaque bruissement de ses feuilles que nos doigts effleurent ne ressemble-t-il pas à une caresse prodiguée pour l'accueil bien mérité du reste, que nous lui faisons ? c'est donc notre journal de prédilection : par conséquent je suis sûre, amie, que, à l'instar de tant d'autres, tu penses comme moi que collaboratrices, directeurs et collaborateurs anciens et nouveaux n'ont pas le droit de se croire oubliés quand nous gardons également de tous un même bon souvenir. Ah ! le délicieux courant d'amitié ! Que ne peut-il en être toujours ainsi !... Mais quoi qu'il arrive, (n'en déplaise à personne) la palme en reviendra toujours à mon amie d'enfance. A toi, précieux trésor, avec mes vœux de bonne fête, ma plus vive affection. Ah ! sois heureuse, et que ton cœur vierge de soucis ignore les douloureuses déceptions et les cruels revers d'ici-bas, que la réalité ne soit enfin pour toi qu'un long rêve de bonheur. Puisse-tu garder indéfiniment la suprême devise : " J'espère ! J'aime ! J'adore ! "

E. R.

Nos forces ne croîtront pas seulement dans le développement des manufactures, mais dans le développement de l'agriculture. Soyons un grand peuple d'abord ; le pays ne nous manque pas, nous avons l'espace et tout ce qu'il nous faut pour devenir robustes, si nous savons diriger nos efforts vers le vrai but. — L'ABBÉ G. DUGAS.